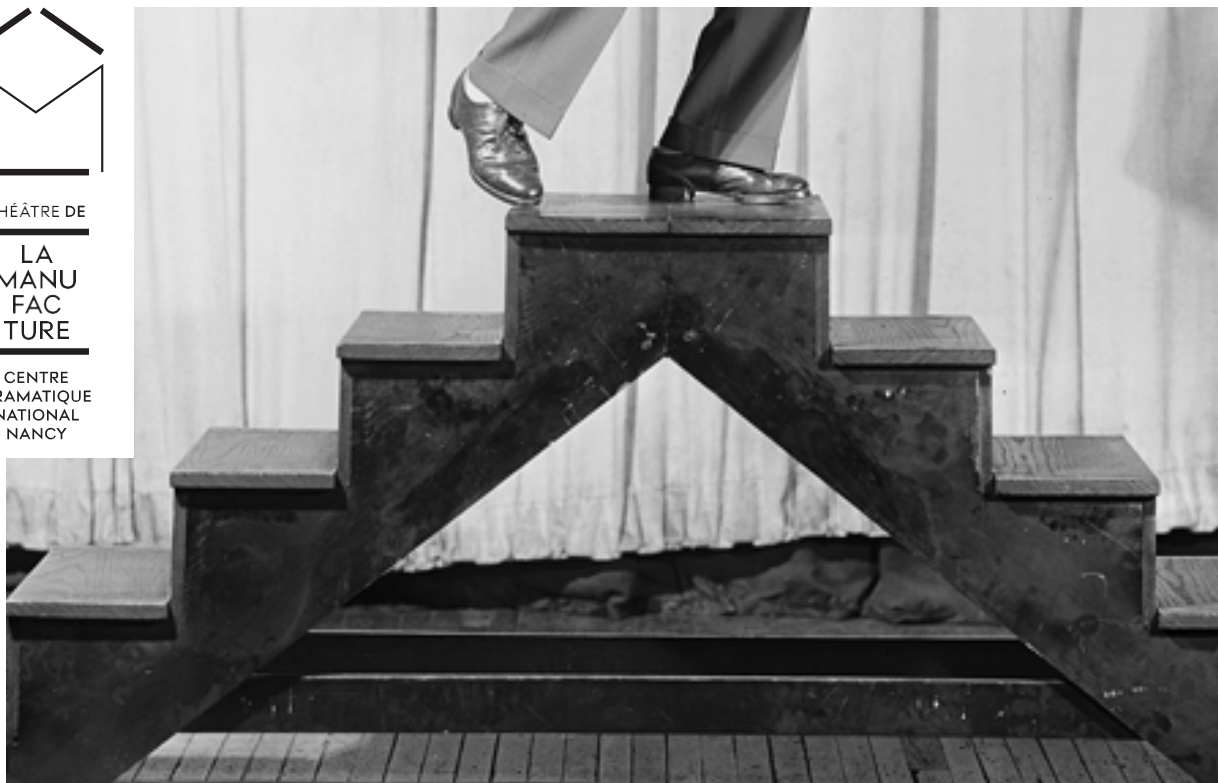




THÉÂTRE DE

LA  
MANU  
FAC  
TURE

CENTRE  
DRAMATIQUE  
NATIONAL  
NANCY



# C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ)

*Comédie d'après Luigi Pirandello  
Mise en scène Julia Vidity*

Création ✨

REVUE DE PRESSE

Contact PRESSE NATIONALE Arnaud Pain - Opus 64  
a.pain.opus@gmail.com +33(0)6 75 23 19 58

Contact PRESSE NANCY  
Emmanuelle Duchesne, secrétaire générale  
e.duchesne@theatre-manufacture.fr +33(0)3 83 37 78 03

Centre Dramatique National Nancy Lorraine  
Direction Julia Vidity  
10 rue Baron Louis - 54000 Nancy  
[www.theatre-manufacture.fr](http://www.theatre-manufacture.fr)

# C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ)

REVUE DE PRESSE

## Radios

→ FRANCE CULTURE

À Nancy, un Pirandello augmenté par Julia Vidit :

<https://www.franceculture.fr/emissions/affaire-a-suivre/affaire-a-suivre-du-vendredi-25-fevrier-2022>

→ FRANCE BLEU SUD LORRAINE

<https://www.francebleu.fr/emissions/le-baladeur-france-bleu-lorraine/sud-lorraine/la-comedie-de-pirandello-c-est-comme-ca-si-vous-voulez-au-theatre-de-la-manufacture-de-nancy>

<https://www.francebleu.fr/emissions/le-baladeur-france-bleu-lorraine/sud-lorraine/au-theatre-de-la-manufacture-a-nancy-une-comedie-de-pirandello-les-acteurs-et-le-decor>

## Vidéos

→ SZENIK MAG

Interview de Julia, présentation de *C'est comme ça (si vous voulez)* :

<https://www.youtube.com/watch?v=LOGzLEczilA>

## Blogs

→ DERNIÈRE PLUIE

<https://premierepluie.com/2022/03/01/obligation-daller-voir-cest-comme-ca-si-vous-voulez-a-la-manufacture/>

# La vérité, mirage explosif

— Julia Vidit met en scène *C'est comme ça (si vous voulez)* de Luigi Pirandello.

— Une comédie mordante et cruelle, aux échos très contemporains.

**C'est comme ça (si vous voulez)** de Luigi Pirandello  
Au théâtre de la tempête jusqu'au 24 avril (1)

Ils n'ont que ce mot à la bouche. Ils veulent savoir qui de ce Monsieur Ponza ou de sa belle-mère, Madame Frola, dit la vérité. Tous deux arguent chacun de la folie de l'autre pour expliquer la réclusion de Madame Ponza, épouse du premier et fille de la seconde. Cette femme existe-t-elle seulement ? L'énigme qui nimbe ce trio nouvellement installé en ville échauffe les esprits du voisinage : Agazzi, sa femme Amalia, leur fille Dina et le couple Sirelli rôdent dans la cage d'escalier, échafaudent des hypothèses jusqu'à en perdre la raison. « Mais alors ? La vérité ? », se désespèrent-ils. Plus ce mot est prononcé dans la pièce, rebondissant telle une insaisissable balle, plus il apparaît comme un mirage vain.

Et si la vérité n'existait pas ? Si chacun des protagonistes possédait la sienne propre ? Laudisi – frère d'Amalia – porte la voix du doute et il en paiera le prix fort dans le terrible IV<sup>e</sup> acte – imaginé par Guillaume Cayet – que Julia Vidit ajoute à la pièce originale, l'une des premières de Pirandello, écrite en 1917. Des conciliabules



Dans un décor inspiré des escaliers infinis d'Escher, les personnages jouent avec leur ombre et ne cessent de courir après ce qui leur échappe. Anne GAYAN

initiaux à ce final explosif, *C'est comme ça (si vous voulez)* étreint le spectateur dans une tension qui grimpe à mesure que le jeu s'accélère. La mise en scène, précise et rythmée, distille une atmosphère troublante entre thriller et absurde, soulignée par quelques virgules sonores dissonantes.

Dans un formidable décor inspiré des escaliers infinis d'Escher, les personnages jouent avec leur ombre et ne cessent de courir après ce qui leur échappe. La distribution impeccable déploie une

irrésistible galerie de portraits : on se régale des querelles du couple Sirelli (Étienne Guillot et Véronique Mangenot), des injonctions d'Agazzi (Philippe Frécon), de la duplicité d'Amalia (Marie-Sohna Condé), de la malice détachée de Laudisi (Adil Laboudi), et de l'étrangeté des deux héros involontaires, à travers le regard dément de Madame Frola (Lisa Pajon) et les spasmes de panique de Monsieur Ponza (Barthélémy Meridjen).

On rit des curieux, de leur soif pathétique qui tourne à l'obses-

sion, et pourtant le public se trouve, à l'instar de ceux dont il s'amuse, tenu en haleine, impatient en son for intérieur d'avoir le fin mot de l'histoire. Pirandello hier, Vidit aujourd'hui interrogent dans un même mouvement la difficulté de l'homme à accepter la possibilité du doute, son inextinguible besoin de vérités. Même fausses.

**Marie-Valentine Chaudon**

Les 28 et 29 avril à Cherbourg, le 3 mai à Épernay. En tournée la saison prochaine.

# Pirandello, de l'énigme à la folie destructrice

**THÉÂTRE** Avec *C'est comme ça (si vous voulez)*, la metteuse en scène Julia Vidit donne un autre titre et un nouveau souffle à *À chacun sa vérité*, de l'auteur italien.

Nancy (Meurthe-et-Moselle), envoyée spéciale.

**A** la direction du Théâtre de la Manufacture de Nancy depuis janvier 2021, Julia Vidit vient d'y créer *C'est comme ça (si vous voulez) Così è (se vi pare)*, de Luigi Pirandello, habituellement intitulé *À chacun sa vérité*. La traduction d'Emmanuela Pace et l'adaptation de Guillaume Cayet n'en renouvellent pas juste le titre mais l'écriture, qui s'offre même la fantaisie d'un quatrième acte, là où Pirandello avait laissé des points de suspension.

Écrite en 1917, en pleine montée du fascisme, la pièce se déroule dans une petite ville du nord de l'Italie, au sein de la bourgeoisie. Les personnages – quatorze, resserrés à neuf – se retrouvent dans une monumentale cage d'escalier pour commenter l'arrivée d'un trio d'étrangers dont on sait seulement que leur village, au sud, a été anéanti par un tremblement de terre. Une référence à celui qui s'était produit en 1915 dans les Abruzzes, faisant quelque 30 000 morts et entraînant l'exode de nombreux déplacés. Cet escalier audacieux permet aussi bien des échappées vers les cieux que vers les combles, et donne toute sa puissance à la scénographie de Thibaut Fack. Il ferme et ouvre à la fois l'espace géographique, social et mental des personnages.

## PARTITION DRAMATIQUE ET COMIQUE

On découvre des notables, pimpants et experts en commérages, défiants et intrigués par ces nouveaux venus en habits de deuil. Monsieur Ponza vient rendre visite à sa belle-mère, madame Frola. Ponza habite avec son épouse en lisière de la ville.

Il prétend que Frola serait devenue folle à la mort de sa fille et, remarié, il lui laisse croire que c'est bien elle qui vit toujours avec lui. La version de Frola est tout autre. C'est son gendre qui serait fou et séquestrerait sa fille, après qu'elle eut séjourné en maison de repos. L'argument va nourrir la tension qui monte crescendo durant les trois actes. On se délecte du jeu des comédiens, Marie-Sohna Condé, Erwan Daouphars, Philippe Frécon, Étienne Guillot, Adil Laboudi, Olivia Mabounga, Véronique Mangenot, Barthélémy Meridjen, Lisa Pajon, tous excellents dans leur partition dramatique et comique. Ils font, défont et refont des scénarios plus improbables les uns que les autres. Mettent au jour une mécanique du doute et de fabrication d'a priori creusant l'énigme entre l'illusion et la recherche de la vérité, interrogeant le rôle de l'inconscient et les troubles de la personnalité.

**Des notables commentent l'arrivée d'étrangers fuyant un séisme.**

Au quatrième acte, les ressorts de la comédie sont poussés jusqu'à l'outrance. Dans une intention pa-solinienne, ils évoquent le désordre provoqué par la présence des étrangers plus que par leur énigme. Un désordre dont les répercussions vont amener les habitants en colère à se révolter contre les notables, qui finiront par tuer les étrangers et s'entretuer. Trop surligné, cet ajout, qui ne manque pas d'intérêt, ne trouve pas tout à fait sa forme, même s'il cherche à donner un point de vue sur les enjeux philosophiques de la pièce. ■

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 24 avril, au Théâtre de la Tempête, la Cartoucherie, Vincennes. Réservations : 01.43.28.36.36. Les 28 et 29 avril au Trident, à Cherbourg, et le 3 mai au Salmandar, à Épernay.



Au cœur du décor imaginé par Thibaut Fack, la tension monte crescendo. ANNE GAYAN



JANE GUYAN

## Vertige de la vérité

THÉÂTRE

Avec *C'est comme ça (si vous voulez)*, Julia Vidit nous fait découvrir un Luigi Pirandello méconnu. Une tragicomédie cruelle et délicieuse.

≡ Anais Heluin

**C'est comme ça (si vous voulez)**, 28-29 avril, au Trident, Cherbourg (50); 3 mai au Salmanazar, Épernay (27).

**Kilumi,** Coco Em, InFiné.

Pour creuser la question de la vérité au théâtre et dans la vie, la metteuse en scène Julia Vidit, directrice de La Manufacture-Centre dramatique national de Nancy depuis un an, n'a pas de direction préétablie. Après un texte du Russe Ivan Viripaev, *Illusions*, puis une pièce de Corneille rarement montée, *Le menteur*, elle adapte et met en scène un texte qu'elle a découvert il y a dix ans, *La Bouche pleine de terre*, du Serbe Branimir Scepvanovic. Avec ce chef-d'œuvre des Balkans, dont les quelques éditions en France sont loin d'avoir provoqué la reconnaissance méritée, elle prouve avec force sa capacité à créer une rencontre entre une langue singulière et des comédiens : Marie-Sohna Condé et Laurent Charpentier.

Pour poursuivre son exploration du sujet qui l'intéresse, Julia Vidit revient en terre *a priori* plus connue : celle de Luigi Pirandello (1867-1936). Comme avec Corneille, elle aborde cet auteur classique par l'une de ses pièces que l'histoire théâtrale a le moins retenues : *C'est comme ça (si vous voulez)*, titre choisi avec sa tra-

ductrice, Emanuela Pace, en lieu et place de *Chacun sa vérité*. Ce choix témoigne d'une attention aiguë portée à la langue ainsi qu'à la question du répertoire, dont la traduction au plateau est plus que convaincante. La belle équipe qui entoure Julia Vidit au sein de sa compagnie Java Vérité y est pour beaucoup. Elle fait lien entre des écritures très différentes. Après l'étrange cylindre métallique réalisé pour *La Bouche pleine de terre*, le scénographe Thibaut Fack réalise une cage d'escalier inspirée des escaliers infinis d'Escher, dont les marches partent dans tous les sens et semblent défier les lois de la gravité.

En optant pour ce décor qui pose une énigme plutôt que pour un écrin naturaliste – un salon bourgeois aurait fait l'affaire –, Julia Vidit marque le contraste entre les allures boulevardrières de la pièce et son fond plus trouble et complexe. Les comédiens, tous excellents – parmi lesquels Marie-Sohna Condé –, se placent à la frontière du réalisme et de l'absurde.

Pas de mise en abyme : Luigi Pirandello n'en a pas encore fait l'un des ressorts principaux de son théâtre, avec notamment le

célèbre *Six personnages en quête d'auteur*. Ici, il campe une petite communauté bourgeoise d'Italie du Nord perturbée par l'arrivée d'un groupe plus réduit encore d'Italiens du Sud – un couple et une belle-mère – chassé de chez lui par un tremblement de terre.

Située à l'époque de l'écriture, soit en 1917, la fiction de Pirandello résonne fortement avec notre actualité. Proches de la caricature, définis selon leur degré de rejet des étrangers plus que par des qualités positives, les membres du clan du Nord (nous avons là deux couples de générations différentes, le frère et la fille d'une des femmes, plus une galerie de personnages secondaires interprétés par Erwan Daouphars) incarnent une cruauté qui n'a hélas rien perdu de sa vérité.

Car s'il y a une certitude dans la pièce, c'est bien cette inhumanité envers l'Autre. C'est aussi l'art de Pirandello de construire des mécanismes théâtraux aussi complexes que ludiques. Un quatrième acte écrit par l'auteur Guillaume Cayet, dans un contexte plus contemporain mais dans un style proche de Pirandello, en prolonge le vertige. ●

## Pirandello selon Julia Vidity et Guillaume Cayet : vérité, doute et folie

PAR CHANTAL BOIRON

La nouvelle création de Julia Vidity, à La Manufacture, CDN de Nancy qu'elle dirige depuis janvier 2021, s'intitule : *C'est comme ça (si vous voulez)*. C'est la traduction littérale de *Così è (se vi pare)* de Pirandello, du titre que l'écrivain italien avait choisi pour son drame et qui est devenu en France, *Chacun sa vérité*. Un léger changement mais qui signifie beaucoup et qui n'est pas le seul.

Tout d'abord, Julia Vidity a souhaité une nouvelle traduction qu'elle a commandée à Emanuela Pace et à partir de laquelle Guillaume Cayet a fait une adaptation. Certains personnages de Pirandello ont été supprimés. Ne s'arrêtant pas en si bon chemin, Guillaume Cayet a écrit un quatrième acte et donc imaginé une autre fin à la pièce de Pirandello comme il l'avait déjà fait, toujours pour Julia Vidity, avec *Le menteur* de Corneille.

Pourquoi s'emparer d'une pièce très connue de Pirandello, considérée comme l'un de ses chefs d'œuvre, pour en faire un autre objet théâtral ? Il est vrai que Pirandello lui-même avait d'abord fait une nouvelle sur le même thème, qu'il a ensuite écrit sa pièce, et très vite : en six jours dit-on. Ce qui pourrait donner à un metteur en scène la liberté de la considérer comme un « matériau théâtral ».

Dans les trois premiers actes, Julia Vidity reste fidèle à Pirandello dans son interrogation sur la vérité, le doute et la folie. Une Nancéienne, qui a vu le spectacle le même soir que nous, le résumait le lendemain à l'une de ses amies qui n'avait pas pu assister à la représentation, en ces termes : « Qu'est-ce que la vérité : ce qu'on voit ? Ce qu'on croit voir ? Ou ce qu'on aimerait voir ? » On ne saurait être plus concis, ni plus juste.

Dans sa pièce, Pirandello nous raconte comment l'arrivée de trois étrangers dans une petite ville de province, après que leur village a été anéanti par un tremblement de terre, suscite la curiosité et les commérages de leurs voisins: des petits-bourgeois d'autant plus intrigués qu'un mystère plane sur ces inconnus. Alors que la belle-mère, Mme Frola habite leur immeuble du centre-ville, son gendre et sa fille, Mr et Mme Ponza, se sont installés dans un quartier périphérique. Plus surprenant, la fille ne rend jamais visite à sa mère et les rares fois où la mère va voir sa fille, elle ne rentre jamais chez elle mais lui parle de l'extérieur. À partir de là, on assiste aux conjectures les plus folles.



© ANNE GAYAN: « C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ) D'APRÈS PIRANDELLO; ADAPTATION: GUILLAUME CAYET; MISE EN SCÈNE: JULIA VIDIT

Une des forces du spectacle, c'est la scénographie de Thibaut Fack : deux escaliers, qui se font face, mènent l'un vers le sous-sol, l'autre vers les étages, sans qu'on sache jusqu'où ils s'arrêtent, comme s'ils débouchaient sur le vide. Le palier où se déroule l'action des trois premiers actes forme une sorte de petite scène, comme un proscenium où Mme Frola et Mr Ponza vont se produire, comme le feraient des acteurs, devant le public de nos petits-bourgeois. C'est le théâtre dans le théâtre. La scénographie de Thibaut Fack pourrait évoquer un décor constructiviste de Lissitzky pour Meyerhold. C'est à la fois fonctionnel sur le plan dramaturgique et, esthétiquement, très beau. La cage d'escalier est le lieu d'observation, où l'on épie, où l'on surveille l'autre, en l'occurrence la belle-mère ou son gendre quand celui-ci vient chez elle. C'est aussi le lieu où les voisins, qui forment comme un chœur, se rencontrent, se parlent, c'est le lieu de leurs palabres et de leurs querelles, de petites saynètes assez drôles. Les comédiens qui les interprètent sont très bons : Marie-Sohna Condé, Erwan Daouphars, Philippe Frécon, Étienne Guillot, Olivia Mabounga, Véronique Mangenot...



©ANNE GAYAN : LISA PAJON (MADAME FROLA) ET BARTHÉLÉMY MERIDJEN (MONSIEUR PONZA)

Entre eux et les trois étrangers, le contraste est saisissant. La belle-mère et le gendre sont toujours vêtus de noir. Tristes, sévères. Ils portent leur drame sur eux. Cela tranche avec les tenues claires des voisins. Les femmes portent des chemisiers de couleurs différentes et ont des pantoufles aux pieds. Ces gens-là sont chez eux. Convaincus d'avoir droit à « la » vérité. Avec leur suffisance et leurs préjugés, ils frisent le ridicule. Ce sont des personnages de comédie.

Leur trouble est d'autant plus grand que le récit de la belle-mère et celui du gendre se contredisent. Selon Mr Ponza (Barthélémy Meridjen), la fille de Mme Frola, sa première femme, a été tuée lors du tremblement de terre ; depuis, il s'est remarié et sa belle-mère, folle de chagrin, soutient que la nouvelle épouse est sa propre fille qu'elle veut croire toujours en vie. A contrario, pour Mme Frola (formidable Lisa Pajon), c'est son gendre qui séquestre sa fille, et qui est devenu fou. La vérité du mari vs la vérité de la belle-mère. Lorsqu'ils sont ensemble, chacun des deux simule la folie pour soi-disant protéger l'autre. De quoi avoir le vertige... Certains de nos petits-bourgeois se demandent même si l'épouse de Mr Ponza (ou la fille de Mme Frola) existe réellement. Personne dans la petite ville n'a réussi à la voir. Est-elle réelle ou est-ce une illusion ?

Mais faut-il qu'il y ait une vérité ? Une voix se détache : la voix de Laudisi (excellent Adil Laboudi) qui pourrait être celle de Pirandello. Dubitatif, ironique, Laudisi fait preuve de recul par rapport aux événements et il tourne en dérision cette obsession d'une vérité unique. Pour lui, il est impossible de connaître la vérité : « Que peut-on réellement savoir des autres ? » s'interroge Laudisi. Poussant le jeu des illusions jusqu'au bout, Julia Vidit fait jouer Laudisi par un homme mais habillé en femme. De fait, la vérité échappera à tous. Et lorsqu'enfin, la seconde épouse de Mr Ponza (ou la fille de Mme Frola) se retrouvera face aux habitants de l'immeuble, elle leur dira : « Pour moi, je suis celle qu'on croit que je suis ».



©ANNE GAYAN : « C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOLEZ) » D'APRÈS PIRANDELLO : MISE EN SCÈNE: JULIA VIDIT

Le quatrième acte, écrit par Guillaume Cayet, marque une rupture, un changement radical de registre et d'esthétique. Après le drame, on tombe dans le burlesque, voire dans le grand-guignolesque. On va jusqu'à la démesure. Désormais, l'action se situe dans la cave où se sont réfugiés les voisins. Dans la ville, c'est l'émeute. Par leur présence, par leur mystère, les trois étrangers ont perturbé l'ordre qui y régnait auparavant. Et nos petits-bourgeois craignent que la foule s'en prenne à eux. Leurs disputes virent à la violence. Guillaume Cayet propose, dans cette fin qu'il a imaginée, une explication logique aux paroles de Mme Ponza lorsque celle-ci affirmait que son mari et Mme Frola disaient tous deux la vérité : ce serait juste une simple histoire de papiers pour pouvoir passer la frontière. Peu à peu, la folie va s'emparer de nos paisibles bourgeois avec une sauvagerie qui aboutira au meurtre des trois étrangers, assassinés par un tueur à gage que l'on paie avec de l'argenterie de famille ! Une milicienne viendra réclamer le coupable. Laudisi, le sceptique, lui qui n'a rien à voir avec les meurtres, sera un bouc-émissaire idéal.

Philosophie de ce quatrième acte : la vérité à tout prix, ça rend fou et sanguinaire. Mais, le doute est très contagieux. Il résiste. Cet acte est intelligent, très bien joué mais outré. Et, est-il vraiment nécessaire ? Cela affaiblit l'interrogation métaphysique et enlève du mystère à ce drame dont Guy Dumur disait qu'il était « la meilleure introduction à l'œuvre théâtrale de Pirandello ».

THÉÂTRE - CRITIQUE

## C'est comme ça (si vous voulez), d'après Luigi Pirandello, mise en scène de Julia Vidity



THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE ET  
TOURNÉE / D'APRÈS LUIGI  
PIRANDELLO / MISE EN SCÈNE  
DE JULIA VIDIT

Publié le 4 mars 2022 - N° 297

Julia Vidity achève son cycle de spectacles sur la vérité par l'adaptation d'une pièce de Pirandello à laquelle Guillaume Cayet a ajouté un acte grandguignolesque. Quête drolatique, portrait satirique, basculement dans l'irrationnel : la pièce vertigineuse joue avec la vérité... ou son illusion. La vérité a ses raisons que la raison ne connaît pas !

Au titre français choisi par Benjamin Crémieux, *Chacun sa vérité*, Julia Vidity et la traductrice Emanuela Pace ont préféré un titre plus proche de la version originale : *C'est comme ça (si vous voulez)*, parue en 1917. Un titre moins affirmatif qui d'emblée souligne l'idée d'une vérité impossible à atteindre tant la perception est subjective. Et ouvre aussi la voie vers une infinité de possibles offerte au jeu théâtral. Avant même l'entrée en scène des personnages, la scénographie épurée de Thibaut Fack fait écho à l'enfermement des comportements en installant l'action dans un espace plus mental que figuratif, cerné par des volées de marches qui montent ou descendent sans réelle issue. En plus de son élégance teintée de marbre tombal et bourgeois, cette architecture permet à la fois de donner du peps aux déplacements et de représenter la confusion d'une pensée lancée dans une course à suspense. Pirandello est très fort pour nous mener vers un absurde insaisissable et il n'est guère étonnant qu'après *Illusions* de Viripaeu, *Le menteur* de Corneille et *La bouche pleine de terre* de Branimir Šćepanović, Julia Vidity close son cycle sur la vérité au théâtre par l'auteur sicilien. Dans cette pièce nouvellement adaptée par Guillaume Cayet, dont les quatorze personnages ont été réduits à neuf, des notables en pantoufles d'une petite ville, « *créatures assoiffées de nouvelles* » à l'insatiable curiosité, s'interrogent sur des nouveaux venus de noir vêtus, chassés de chez eux par un tremblement de terre (un fait terrifiant bien vite évacué des préoccupations). Ce sont Madame Frola, qui habite seule ; son gendre Monsieur Ponza, qui rend régulièrement visite à sa belle-mère ; sa fille et épouse de Monsieur Ponza, invisible, que sa mère ne vient pas voir si ce n'est depuis la cour. Pourquoi une telle distance ? Tout cela surexcite les voisins de Madame Frola, Agazzi et Amalia, ainsi que leurs amis, les époux Sirelli. Les explications de Madame Frola et de Monsieur Ponza divergent radicalement et affolent tout ce petit monde. Qui dit la vérité ? Qui est fou ? « *Que pouvons-nous réellement savoir des autres ?* » demande un personnage.

Le miroir du théâtre vs la vérité des comportements

Une telle partition requiert un jeu de haute volée, dépassant les enjeux concrets et la dimension vaudevillesque pour ouvrir vers les vertiges de la folie et de l'incertitude, laissant émerger le comique au cœur de la cruauté et l'inattendu au détour du quotidien. L'équipe de comédiens réussit à inscrire son jeu dans un équilibre choral exigeant et bien orchestré, qui au fil des actes gagne en densité. Conjuguant de manière admirable paroles et gestes caractéristiques, Lisa Pajon (Madame Frola) est merveilleuse, de même que Barthélémy Meridjen (Monsieur Ponza). Hilarants et au cordeau, Véronique Mangenot et Etienne Guillot incarnent formidablement les époux Sirelli, tandis que l'impeccable Philippe Frécon et l'énergique Marie-Sohna Condé interprètent Agazzi et Amalia, dont le frère Laudisi, électron libre en retrait de l'agitation générale, est joué avec profondeur et nuances par Adil Laboudi. Étonnamment il est habillé en femme, ce qui accentue le piquant et le comique du personnage. Interprète de plusieurs rôles, Erwan Daouphars est parfait, et Olivia Mabounga interprète la fille d'Amalia en améliorant son jeu au fil de la partition. Afin de créer une passerelle avec notre époque, Guillaume Cayet a ajouté un quatrième acte où le monde extérieur fait irruption par la clameur d'une foule enragée, évoquant les foules fascistes qui tiennent pour vérité la raison du plus fort et du plus menaçant (« *à la fosse les sceptiques !* »). Grandguignolesque, cet ajout qui extrapole et clôt l'enquête peut déconcerter. Il règle le miroir du théâtre en mode bien grossissant et le braque sur la sauvagerie de l'homme. Hélas, l'actualité comme l'Histoire prouvent que cette sauvagerie n'est pas une fiction.

Agnès Santi



THÉÂTRE

## "C'est comme ça (si vous voulez)" Un Pirandello diaboliquement en équilibre entre vrai et faux

Dans cette pièce mal connue, Pirandello pose son regard ironique et inquiet sur la rumeur, les rumeurs. Celles qui courent un peu partout, de tout temps, qui naissent on ne sait où, se répandent comme une peste, sèment le mal qu'elles doivent semer et disparaissent aussi vite qu'elles sont venues. Pour cela, il invente l'arrivée d'un couple accompagné de la belle-mère dans une petite ville.



© Anne Gayan.

Mais le but de Pirandello, en écrivant cette comédie vive et acide, n'est pas simplement de dénoncer cette avidité des humains à regarder dans l'assiette et dans le lit des autres. Il s'agit de pointer du doigt et de la langue le besoin de vérité. De la Vérité. Et, en face de cette "vérité" tant désirée par tous, l'horreur du "doute". Cette gangrène de rumeur des plus comiques au départ, transforme tous les personnages de la pièce, qu'ils soient simples citoyens ou notables, en inquisiteurs. Comme si ce doute entretenu par les déclarations contradictoires des trois étrangers provoquait chez eux des dérangeaisons insupportables.

L'écriture grossit les traits des personnages, la mise en scène de Julia Vidity accentue encore cette surenchère caricaturale. Le comique explose tant le ridicule de ces personnages est poussé. Un ridicule qui est sous-tendu de tragique. En particulier pour un des personnages, le beau-frère de la famille de notables, spectateur amusé (sorte d'esprit d'Arlequin) qui ironise sur la frénésie de savoir dont tous sont infectés. Il n'y a pas qu'une vérité, prône-t-il. Pourquoi ne pas laisser le doute vivre tranquillement ? La belle idée de mise en scène pour ce personnage qui défend la liberté des apparences est d'avoir vêtu le comédien en femme : une femme avec tous ses atours qu'aucun autre personnage ne semble voir tel qu'il est, comme la preuve en acte que la vérité n'est pas forcément dans le visible.



© Anne Gayan.

Malgré cette petite lourdeur, ce spectacle fonctionne bien et toutes les comédiennes, tous les comédiens campent magnifiquement ces personnages ciselés dans l'absurde qui courent à perdre haleine dans une dynamique de pure comédie avec tempérament, talent et une bonne humeur communicative.

Les trois étrangers viennent du sud du pays, rescapés d'un village détruit par un tremblement de terre (Pirandello, Sicilien, connaît les colères du sous-sol). Le mari est secrétaire de la préfecture et, dès leur arrivée, les regards de toute la ville se posent sur ces nouveaux arrivants et s'étonnent de leur manière de vivre. Curiosité. Suivi d'hypothèses. Qui développent des interrogations, puis des soupçons, puis la nécessité de savoir ce qu'il en est réellement de ce couple et de cette belle-mère, à la fin !

Tout le monde s'en mêle donc. Et l'on suit la quête de ces bruits de couloir depuis la cage d'escalier qui sépare l'appartement de la belle-mère de celui de la famille de l'adjoint au préfet. Toute la pièce va se dérouler dans cet espace ingénieusement pensé par Thibaut Fack, un entremêlement d'escaliers sans fin qui ressemble aux escaliers infinis de Penrose. Le lieu de passage est magnifié et pousse les mouvements scéniques vers une sensation de vertige et d'absurde qui correspond bien à la folie qui s'empare de toute la société dans cette traque de la vérité.



© Anne Gayan.

Aux trois actes écrits par Pirandello, Guillaume Cayet ajoute un quatrième chapitre qui fait table rase du décor et nous propulse dans un "après" où cette quête de "vérité" pousse le peuple à la révolte, la recherche d'un coupable, d'un bouc émissaire (et quels meilleurs coupables que ces étrangers aux habitudes différentes venus du Sud comme aujourd'hui ceux que l'on nomme migrants ?). Alors tombent en poussière les apparentes règles sociales, transformant notables en pourceaux sauvages. Une façon de propulser la pensée corrosive de Pirandello dans le chaos futur des fake news, des dictatures du conformisme et des dangers de l'absolutisme et de l'intolérance.

Un développement qui fonctionne bien visuellement car il met en lumière le tragique souterrain de la pièce et rattache le propos de la pièce écrite il y a un siècle de nos préoccupations actuelles. Le huis clos éclate alors, on se retrouve dans une cave entouré par la révolte du peuple. Mais ce supplément, très pertinent, est affaibli par le côté un peu répétitif des thèmes que l'on avait déjà perçus dans les trois premiers actes.

Dimanche 17 avril 2022

**C'est comme ça (si vous voulez)**, comédie d'après Luigi Pirandello, nouvelle traduction Emanuela Pace, adaptation et écriture Guillaume Cayet, mise en scène Julia Vidity.



Crédit photo : Anne Gayan.

**C'est comme ça (si vous voulez)**, comédie d'après Luigi Pirandello, nouvelle traduction Emanuela Pace, adaptation et écriture Guillaume Cayet, mise en scène Julia Vidity. Scénographie Thibaut Fack, lumières Thomas Cottereau, son Bernard Valléry, costumes de Valérie Ranchoux-Carta.

Avec Marie-Sohna Condé, Erwan Daouphars, Philippe Frécon, Etienne Guillot, Adil Laboudi, Olivia Mabounga, Véronique Mangenot, Barthélémy Meridjen, Lisa Pajon.

*C'est comme ça (si vous voulez)* est un drame grotesque de 1917 très pirandellien qui fait partie du deuxième temps des premières pièces de l'auteur, avec *La Volupté de l'honneur* et *Le Jeu des rôles*. Le « grotesco » est un courant théâtral qui présente des situations troublantes et inattendues, un savant mélange entre tragique et comique, une ironie mordante sur la société bourgeoise. (Luigi Pirandello, Pierre Lepori, Le théâtre de..., Ides et Calendes, 2020)

Théâtre en majesté sur le miritement des apparences et des identités, avec des joutes verbales et des argumentaires qui tournent au carnage et à l'exaspération, avant la trilogie du « théâtre dans le théâtre » : *Six personnages en quête d'auteur*, *on ne sait jamais tout*, *Ce soir on improvise*.

L'idée de la nouvelle de Pirandello, puis de la pièce, lui est venue de ce qu'on avait cru qu'il faisait passer sa femme pour folle, alors que c'était lui-même qui était supposément fou. Comment prouver la vérité d'une apparence et comment séparer la vérité de l'apparence ? (Guy Dumur)

Pourquoi M. Ponza semble-t-il séquestrer sa femme chez lui ? Pourquoi empêcher sa belle-mère, Mme Frola, de rendre visite à sa fille ? Sa conduite a de quoi intriguer les voisins plutôt indiscrets.

Très vite, la tension grandit, les esprits s'échauffent. Selon Mme Frola, son gendre est fou ; selon Ponza, sa belle-mère est folle. Qui croire ? Plus on veut la saisir, plus échappe la vérité. Et tous de souffrir, semble-t-il, les accusés comme les accusateurs.

Espace dangereux où la mort et la folie accomplissent leur oeuvre avec facilité, l'escalier dans la scénographie de Thibaut Fack tient lieu de salon dans la mise en scène par Julia Vidity – directrice du Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy Lorraine – de *C'est comme ça (si vous voulez)*. Les curieux y font entrer Mme Frola, puis son gendre M. Ponza, qui ne demandaient qu'à vivre, loin de toutes les inventions pathétiques auxquelles ils sont assujettis.

Un escalier futuriste en noir et blanc à la Marinetti dont les marches, gravies par les personnages qui élèvent les bras en une danse aérienne de pantins désarticulés et maladroits, semblent monter vers des cimes énigmatiques célestes ou descendre à n'en plus finir dans des abîmes infernaux : la cage d'escalier dessine à la lumière une mâchoire diffusant commérages et mauvaises langues.

Mme Ponza est-elle la fille de Mme Frola ou la seconde femme de M. Ponza ? A entendre M. Ponza, on pourrait le croire – comme on pourrait croire aussi Mme Frola. Le premier affirme que sa femme est morte, mais que, par pitié, il laisse croire à sa belle-mère qu'elle est vivante.

La seconde, avec calme et modestie, dit que sa fille est bien vivante : c'est son gendre qui la croit morte. Quand les deux sont en présence, ils simulent la folie pour que l'autre ne se croie pas fou.

Mise en abyme et métaphore filée d'une folie égrainée en cascade : est fou celui qui dit qu'il l'est...

Lorsque, à la fin de la pièce, Mme Ponza paraît enfin, et que la vérité devrait éclater, Pirandello renvoie dos à dos les deux thèses : « Je suis bien la fille de Mme Frola (...) et la seconde femme de M. Ponza (...) et pour moi, personne, personne (...). Pour moi, je suis celle que l'on me croit. »

Mme Frola, la millicienne de la vérité, est incarnée avec piquant par le jeu subtil et précautionneux de Lisa Pajon, et Barthélémy Meridjen interprète un vrai M. Ponza en mannequin expressionniste.

Pirandello parle par la bouche de Laudisi, un personnage ironique du drame, plutôt un spectateur éclairé. Figure raisonnable et pédagogique, Lamberto Laudisi à la fois explique et rend confus le mystère d'un étrange couple énigmatique formé par Madame Frola et Monsieur Ponza. Le critique est interprété avec le sourire par Adil Laboudi, le Tonton dans la pièce qui est une femme sur le plateau – sourire, amusement, observation de la bêtise de ses proches et de leur cruauté malsaine.

On ne saura, à la fin de cette pièce, si la femme est la première épouse cloîtrée de son mari jaloux ou sa deuxième femme, dont la belle-mère ne veut pas accepter l'existence – la première étant morte dans le tremblement de terre qui a fait prendre la route à tant de personnes jetées à la rue.

La curiosité des interlocuteurs – leurs médiances incessantes – sur Mme Frola et M. Ponza restera insatisfaite. Aux côtés de Julia Vidity, Guillaume Cayet signe un quatrième acte qui porte vers les perspectives actuelles, de 1917 à 2022, installant un pont qui va de la folie à la cruauté.

Le somptueux escalier disparaît, et ne reste qu'une sorte de cube aux vitres mates contre lequel sont entassées les victimes au sol – cadavres ensanglantés des cruautés et des crimes des humains – les uns les autres, soit dépouillés, soit bourreaux. On pense aux personnes déplacées qui ont dû quitter leur pays ou à la guerre en Ukraine, ses carnages, ses crimes contre l'humanité.

Un quatrième acte exacerbé qui entache la qualité formelle du spectacle qui se suffit à lui-même.

Les comédiens sont dirigés avec cran, impliqués, engagés, outrecuidants, décalés, baroques : citons Marie-Sohna Condé, Erwan Daouphars, Philippe Frécon, Etienne Guillot, Olivia Mabounga, Véronique Mangenot qui jouent les outragés ou bien des êtres indiscrets infiniment impudiques.

Véronique Hotte

Du 9 au 24 avril 2022, du mardi au samedi 20h, dimanche 16h, au **Théâtre de la Tempête** Cartoucherie, Route du Champ-de-Manoeuvre 75012 – Paris. Tel : 01 43 28 36 36 <http://www.la-tempete.fr>

## THÉÂTRE



### C'est comme ça (si vous voulez), un Pirandello efficace à la Tempête

16 AVRIL 2022 | PAR DAVID ROFE-SARFATJ

Julia Vidit, directrice du centre dramatique national Nancy-Lorraine, nous émerveillait déjà en 2018 dans une mise en scène innovante du *Menteur de Corneille*. Elle nous offre cette fois dans la même salle de théâtre de la tempête un savoureux Pirandello.

#### Le vertige, l'étrange et l'humour de Pirandello

Luigi Pirandello est un écrivain italien, poète, nouvelliste, romancier et dramaturge, né en 1867 en Sicile. Son œuvre a été récompensée du prix Nobel de littérature en 1934. Son théâtre est riche de fantaisie rhétorique et d'imaginaire. Le jeu du théâtre dans le théâtre caractérise les plus connues de ses œuvres. Nous retrouvons l'illusion dramatique et la force des faux semblants dans la pièce montée aujourd'hui par Julia Vidit.

*Così è (se vi pare) - Alors c'est (si tu veux)* - également titrée *Chacun sa vérité* en français, est une pièce de théâtre en trois actes de Luigi Pirandello créée en 1917. Julia Vidit et Guillaume Cayet ajoutent un quatrième acte drôlatique sous la forme d'un hubris qui se veut une passerelle entre 1917 et notre époque et qui transfile l'ensembler de l'édifice.

L'intrigue est délicieuse : Dans une petite ville, une famille a un comportement étrange. M. Ponza, gendre de Madame Froia, raconte que sa belle-mère est devenue folle suite à la mort de sa fille, sa première épouse. Remarié, il explique que, dans sa confusion, son ex-belle-mère considère que sa deuxième épouse est sa fille. Madame Froia, belle mère prétendue folle, affirme de son côté que son gendre n'avait pas reconnu sa femme après un séjour dans un asile psychiatrique et qu'il fut décidé d'organiser un deuxième mariage avec la même femme pour le calmer.

Tandis que gendre et belle-mère fournissent chacun des explications plausibles pour étayer leur propre version des faits, la communauté de la petite ville exige bientôt de savoir à quoi s'en tenir, impose qu'on leur précise qui dit vrai. Lamberto Laudisi (double sarcastique sur scène de Pirandello lui-même) les encourage tous à y voir clair, cependant qu'il soutient simultanément les deux versions, ce qui rend la trame truculente. De péripétie et péripétie, la situation sombre dans l'absurde ; elle nous interpelle sur le statut de la vérité, sur les fake news, sur le dilemme de la vraisemblance fictionnelle et sur la pente cruelle de l'Homme, curieux pervers, gendarme autoproclamé des mœurs à contrôler son voisin.

#### Le vertige, l'étrange et l'humour de Julia Vidit

Dès la première seconde, le décor nous promet d'être émerveillés en même temps que malmenés. Devant des escaliers qui font penser à ceux d'Escher, l'ambiance s'installe immédiatement du côté de l'étrange. Au sein de cette étrangeté, nous voyagerons jusqu'au vertige au milieu des écueils déposés dans le texte par Pirandello et sous la tension narrative soutenue par les comédiens, Julia Vidit est une brillante directrice d'acteurs. La bande-son de Bernard Valléry finit de programmer ce tourbillonnement.

Le spectacle réside aussi par et dans le texte qui boucle et reboucle, qui tourne en rond à nous étourdir. Il est aussi dans l'interprétation solide des comédiens, tous formidables. Parmi eux, il faut remercier la palpitante présence à la scène de Marie-Sohna Condé, la polyvalence d'Erwan Daouphars ou le pouvoir comique de Philippe Frécon ou encore la brillante performance de Barthélémy Meridjen qui invente un Monsieur Ponza surprenant et baroque et fait face à une très réussie Madame Froia défendue par Lisa Pajon.

La pièce de Julia Vidit attrape sans jamais les lâcher les deux bouts de l'équation pirandellienne, l'étrange et l'humour. À ne pas rater.

4 mars 2021

## C'est comme ça (si vous voulez) : l'éloge du doute de Julia Vidity



Photo Anne Gayan

**Pour sa première création en tant que directrice du Théâtre de la Manufacture de Nancy, la metteuse en scène s'empare de *Così è (si vi pare)* de Luigi Pirandello, et pousse les feux de sa diabolique mécanique tragi-comique afin de la porter jusqu'à nous.**

Pour Julia Vidity, *C'est comme ça (si vous voulez)* a la saveur de ces « spectacles-tournant », de ceux qui signent, à la fois, le début et la fin d'un cycle. Début de son cheminement artistique en tant que patronne du Théâtre de la Manufacture de Nancy, qu'elle dirige depuis un peu plus d'un an ; fin de ce face-à-face, conduit, ces dernières années, pièce après pièce, avec la mise en crise de la vérité au théâtre. Après *Ivan Viripaev (Illusions)*, *Corneille (Le menteur)* et *Branimir Šćepanovič (La bouche pleine de terre)*, qui mieux que Luigi Pirandello aurait pu clore ce pas de deux avec les faux-semblants, ce jeu dangereux avec l'insaisissable frontière entre le vrai et le faux dont le dramaturge italien n'a cessé de se délecter, jusqu'à ouvrir un abîme de folie, matinée d'une certaine cruauté ? Plutôt qu'à ses célèbres textes métathéâtraux (*Six personnages en quête d'auteur*, *Les Géants de la montagne*), Julia Vidity s'est intéressée au Pirandello « des débuts », à celui qui, avec *Così è (si vi pare)* – connue en France sous le titre, maladroitement traduit, *Chacun sa vérité* –, pose les bases de son infernale mécanique tragi-comique qui trouvera, sans doute, son accomplissement le plus terrifiant avec *Comme tu me veux*, tout récemment – et brillamment – montée par Stéphane Braunschweig au Théâtre de l'Odéon.

**Ici, il n'est pas question du Berlin des années 1920, mais d'une petite ville du nord de l'Italie où une famille a trouvé refuge après le terrible séisme des Abruzzes au cours duquel elle a tout perdu.** L'arrivée de ce fonctionnaire, Monsieur Ponza, accompagné de sa femme et de sa belle-mère, Madame Frola, éveille la curiosité, et bien vite les soupçons, de la communauté bourgeoise qui vit là. A en croire les observations des uns et des autres, l'homme aurait un comportement étrange avec son épouse, qu'il soustrairait volontairement à la vue de tous, à commencer par celle de sa propre mère, qui doit se contenter des visites régulières, mais en solitaire, de son beau-fils. Alors, sous les encouragements du sceptique-en-chef Laudisi qui prend un malin plaisir à exciter les esprits, tous, de Monsieur et Madame Sirelli à Dina et Agazzi, se perdent en élucubrations pour tenter d'avoir le fin mot de cette curieuse histoire. Las, lorsqu'ils parviennent à mettre sur le grill Monsieur Ponza et Madame Frola, les explications de l'un et de l'autre les plongent dans un maelström de perplexité : l'homme assure que sa belle-mère est devenue folle à la suite de la mort de sa fille, sa première épouse, et considère aujourd'hui encore sa seconde femme comme sa fille ; tandis que la vieille dame jure que son gendre n'a plus été capable de reconnaître son épouse après un séjour à l'asile, ce qui a obligé les deux femmes à organiser un second mariage. Soutenues par des arguments sensés, les deux versions semblent plausibles, mais le voisinage ne compte pas en rester là et s'échine, jusqu'à l'absurde, à exiger la vérité.

**Cette impossible quête, Julia Vidit l'exfiltre du salon où Pirandello l'avait placée pour l'installer dans une cage d'escalier, comme espace de tous les croisements possibles.** Dédale mental autant que labyrinthe psychologique, ce décor conçu par **Thibaut Fack** matérialise, tout à la fois, fort de ses créneaux, l'engrenage inéluctable dans lequel sont pris les personnages, mais aussi cette mâchoire, puissante, qui progressivement les enserre, jusqu'à les broyer totalement. Cette mâchoire, c'est celle de Pirandello lui-même, de sa cruelle mécanique qui donne l'impression à ses avatars, comme aux spectateurs, qu'ils ne cessent de progresser alors qu'ils ne font, au contraire, que s'enliser davantage, comme si le sol se dérobaît sous leurs pieds à mesure qu'ils cheminaient. A chaque fois qu'une piste semble tenue, elle est immédiatement brouillée, jusqu'à l'imbroglio, qui, s'il ne manque pas de potentiel comique, est sous-tendu par une lame de fond dramatique à bien des égards, sans, pour autant, tomber dans un relativisme forcené.

D'autant que, armée de la nouvelle traduction d'**Emanuela Pace** et de l'adaptation **de son fidèle Guillaume Cayet** qui resserre l'intrigue et muscle certains rôles, Julia Vidit se plaît à la rendre encore plus vertigineuse, voire monstrueuse. **Dans les pas de Pirandello, la metteuse en scène amplifie, grâce à sa direction d'acteurs, l'inversion progressive des rôles.** Partis chœur de bourgeois gentiment interloqués, sertis dans leurs costumes au camaïeu travaillé, face à une étrange famille drapée dans ses habits de deuil, les autochtones se meuvent progressivement en un groupe de prédateurs, avec la soif de vérité chevillée au corps et la domination sociale comme adjuvant de leur méfiance naturelle envers ces Italiens du Sud, forcément différents. Une méfiance préalable que Julia Vidit s'applique, en parallèle, à instiller dans l'esprit des spectateurs pour les faire entrer dans une danse qui, au fil du temps, ressemble de plus en plus à un jeu de massacre. En imposant à **Lisa Pajon** et **Barthélémy Meridjen** une façon de jouer aux ressorts quasi maladiques, elle fait planer sur Madame Frola et Monsieur Ponza un doute immédiat, avant que le piège, dopé à la caricature, parfois dangereuse, ne se referme, et que la monstruosité bascule dans le camp de ceux qui, à première vue, semblaient bien sous tous rapports.

Mais il y a plus. **Là où, comme souvent, Pirandello se plaît à laisser, au terme du troisième acte, sa pièce en suspension,** façon, pour lui, de mettre le public au supplice de l'expectative et de le forcer à faire sa part du chemin, **Julia Vidit et Guillaume Cayet ont, au contraire, pris le risque de le dépasser, et de donner, au cours d'un quatrième acte spécialement écrit pour l'occasion, une réponse à l'énigme que le dramaturge s'était amusé à poser sans la résoudre.** Tentative de connexion avec notre monde, manière, sans les nommer, d'éprouver les concepts de post-vérité et de *fake news*, mais aussi de lier cette pulsion de vérité absolue, réclamée par une foule furieuse, à la naissance du fascisme, ce prolongement pousse les feux et clôt l'action, en ne lésinant sur aucun gimmick contemporain. Si elle prouve la pleine maîtrise dramaturgique de Guillaume Cayet, qui évite tout saut d'écriture par rapport à celle de Pirandello, **cette tentative de jouer les prolongations a malheureusement, à l'épreuve du plateau, un côté un peu démonstratif et superfétatoire, qui surligne, plutôt qu'elle ne révèle, les enjeux du texte originel,** et enferme le spectateur dans *une* vision, au lieu de le laisser seul avec son libre-arbitre. Reste qu'il en faudrait bien plus, au vu du haut degré de fidélité à Pirandello de cette audacieuse initiative, pour entacher une adaptation qui, de bout en bout, a le courage de porter le doute en étendard.

Entretien / Julia Vidity

## C'est comme ça (si vous voulez)

THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE - CDN NANCY LORRAINE ET TOURNÉE / D'APRÈS LUIGI PIRANDELLO  
/ MISE EN SCÈNE JULIA VIDIT

Julia Vidity adapte une pièce de jeunesse de Luigi Pirandello, *C'est comme ça (si vous voulez)*. Dans cette comédie vertigineuse, elle voit un traitement passionnant de la notion de vérité. Un jeu à la vie à la mort.

Après *La Bouche pleine de terre* de l'auteur serbe Branimir Šćepanović peu connu en France, vous revenez à un auteur célèbre : Luigi Pirandello. Vous optez toutefois pour une de ses pièces les moins montées. Pourquoi ce choix ?

**Julia Vidity :** Cette pièce de jeunesse de Luigi Pirandello m'intéresse depuis longtemps. Extrêmement bien pensée, précise, sa structure crée chez le spectateur un vertige total tout en suscitant le rire. Car c'est une comédie. Une comédie redoutable derrière une apparence toute simple. Pirandello n'y développe pas encore le théâtre dans le théâtre, pour lequel il est aujourd'hui reconnu : il y parle du monde et s'adresse à tous, et non aux seuls membres de notre milieu théâtral comme il a tendance selon moi à le faire par la suite. Comme la plupart des pièces de jeunesse toutefois, celle-ci contient en germe bien des traits d'écriture de Pirandello tel qu'on le connaît aujourd'hui.

Ce n'est pas la première fois que vous montez une pièce méconnue d'un auteur célèbre : votre mise en scène du *Menteur* de Cornelle constitue un précédent. Que cela révèle-t-il de votre rapport au répertoire ?

**J.V. :** Les questions que posent les œuvres de répertoire – au sens d'œuvres écrites dans les siècles passés, qu'elles soient ou non connues – m'intéressent beaucoup. Comment les amener à nous ? Quelles audaces peut-on se permettre avec elles ? Dans *Le Menteur*, j'ai abordé ces interrogations avec l'auteur et dramaturge Guillaume Cayer. Nous y avons répondu par l'ajout à la pièce d'un épilogue signé par lui. Avec *C'est comme ça (si vous voulez)*, nous avons voulu aller plus loin dans le geste d'adaptation. En plus d'avoir resserré le nombre de personnages – il y en a 14 à l'origine – et redistribué leurs répliques, Guillaume a écrit un quatrième acte. Cela en dialogue avec moi et Emanuela Pace, à qui j'ai demandé de traduire la pièce : femme de théâtre en plus d'être traductrice, elle nous a beaucoup aidés à comprendre toutes les subtilités du texte de Pirandello. Cet acte supplémentaire est une passerelle entre 1917, année d'écriture du texte, et notre époque.

**« Les personnages, de même que les spectateurs, montent vers une vérité qui reste inaccessible. »**

Quelles thématiques présentes dans *C'est comme ça (si vous voulez)* permettent ce pont que vous dressez entre les époques ?

**J.V. :** Elles sont nombreuses, à commencer par celle de la vérité qui m'occupe depuis longtemps. Les pièces *Illusions* d'Ivan Vriepaev, *Le Menteur*, et *La Bouche pleine de terre* questionnent chacune à sa façon la perception du réel. Dans la dernière par exemple, elle est intimement liée à la mort. Elle l'est aussi dans la pièce de Pirandello, où une communauté entière est prête à tout pour connaître la



© Jeanne Drever

vérité d'un autre groupe, qui vient s'installer sur ses terres suite à un tremblement de terre : celui du 13 janvier 1915 dans les Abruzzes au centre de l'Italie, qui fait 30 000 morts et de nombreux déplacés à l'intérieur du pays. Construite sur une opposition entre bourgeois du Nord et réfugiés du Sud, la pièce fait écho aux inégalités, aux violences de notre temps. Mais ces tristes résonnances ne doivent pas faire oublier le plaisir du théâtre, de la comédie, que je partage avec une équipe qui rassemble des collaborateurs fidèles et des personnes avec qui je travaille pour la première fois.

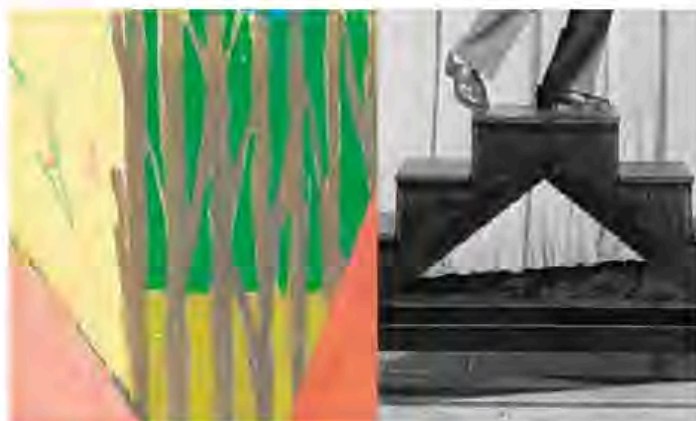
Au lieu du salon bourgeois où Pirandello situe sa comédie, vous la placez dans une cage d'escalier. Pourquoi ce choix ?

**J.V. :** Avec Thibaut Fack, qui est mon scénographe depuis mes débuts, nous avons dès les prémises du travail sur *C'est comme ça (si vous voulez)* pensé à un espace de jeu conçu selon les principes de l'escalier infini. Nous voulions que le décor donne l'illusion d'un escalier sans fin. C'est une construction mentale : les personnages, de même que les spectateurs, montent vers une vérité qui reste inaccessible. Il nous semble aussi que placer ces personnages dans une cage d'escalier plutôt que dans un salon renforce l'obscurité de leurs agissements. Le comique de la pièce y ressort avec une force particulière, d'autant plus que nous avons choisi de le pousser jusqu'à la caricature. Non pas dans le sens de la déformation, mais du reflet le plus fidèle de l'individu, qui permet à ses pairs de le reconnaître. Si elle touche à de graves réalités, la pièce de Pirandello est d'abord une incroyable machine de jeu, et nous entendons bien en profiter !

Propos recueillis par Anais Heluin

Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine, 10 rue Baron Louis, 54 000 Nancy, Du 1<sup>er</sup> au 6 mars 2022, le 1<sup>er</sup> et le 4 à 20h, les 2, 3, 5, 6 à 19h et les 7 et 8 à 14h30. Tél : 03 83 37 44 24 / [theatre-manufacture.fr](http://theatre-manufacture.fr) // Également les 9 et 10 mars au Festival de Théâtre-Grand Est (67), le 15 mars au Théâtre, Scène Nationale - Mâcon (71), du 17 au 19 mars au Théâtre de la Renaissance - Gulliv (89), le 21 mars au Théâtre, Scène Nationale du Couvrot (73), les 23 et 24 avril à L'Alman - Antony-Courcouronnes (92), du 5 au 28 avril au Théâtre de La Tempête - Paris (75), les 28 et 29 avril au Théâtre, Scène Nationale de Châteauneuf (80), le 1 mai au Salmancat, Scène de Création et diffusion d'Épernay (51)...

## focus



*C'est comme ça (si vous voulez)* © Fortunato Busca

## Attention à la marche

Après *Illusions*, *Le menteur* et *La bouche pleine de terre*, la directrice du Théâtre de la Manufacture de Nancy Julia Vidit creuse une nouvelle fois le thème de la « crise de la vérité » sur les planches avec *C'est comme ça (si vous voulez)*... Une pièce de l'italien Luigi Pirandello écrite au début du siècle dernier, écho visionnaire de notre société en devenir – shootée aux chaînes d'infos en continu et aux fake news en libre circulation. Ou quand l'arrivée d'un mystérieux nouveau fonctionnaire bouscule les habitudes d'une petite préfecture... Et où s'en suit un imbroglio de vrais mensonges et de fausses vérités où chacun s'entraîne dans un cercle sans fin de suppositions élevées au rang de paroles divines. Avec en prime un acte final supplémentaire écrit tout spécialement par Guillaume Cayet pour cette version de l'œuvre, « un cauchemar hilarant comme une passerelle de 1917 à aujourd'hui, selon Julia Vidit, avec l'idée d'enfoncer un clou comique plus fou, plus alarmant. » Le tout joué dans un décor inspiré des escaliers infinis d'Escher, histoire de pousser jusqu'au bout le concept de pensée piégée façon cycle infernal. « Comment vivre ou freiner un emballage collectif ? Comment redonner de la valeur aux faits concrets ? Comment faire justice ? » Autant de questions auxquelles *C'est comme ça (si vous voulez)* version Julia Vidit s'évertue à répondre - enfin... Plus ou moins. Et c'est là tout l'art de la caricature humaine poussée à l'extrême.

Par Aurélie Vautrin

— **C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ)**,  
théâtre du 1<sup>er</sup> au 6 mars au Théâtre de la Manufacture, à Nancy  
[www.theatre-manufacture.fr](http://www.theatre-manufacture.fr)

les 9 et 10 mars au NEST CDN Transfrontalier, à Thionville,  
et le 16 décembre au Escher Theater à Esch-sur-Alzette  
[www.nest-theatre.fr](http://www.nest-theatre.fr)  
[theatre.esch.lu](http://theatre.esch.lu)

# Les voiles de la vérité

Avec ***C'est comme ça (si vous voulez)***, Julia Vidity poursuit sa mise en crise de la vérité au théâtre. Dans cette comédie pirandellienne, elle s'inspire de la caricature, reflète le plus fidèle de l'individu, pour questionner la violence qui guette notre vaine recherche de certitudes.

Par Thomas Flagel – Photo de répétitions d'Anne Gayan

## Comment avez-vous découvert cette pièce peu connue de Pirandello, auteur plus que prolifique ?

Je l'ai lue par hasard et comme je suis particulièrement intéressée par les questions d'illusion, de réalité et plus globalement de la perception du vrai au théâtre, je l'utilise en exercice de vérité. Cette pièce est une équation très complexe à résoudre et accepter. Elle évoque le trouble, l'impossibilité de savoir qui est l'autre. Comme s'il nous disait qu'on peut savoir qui on est pour soi, mais jamais qui on est pour l'autre. Surtout que nous changeons, même pour nous-même. Dans cette période pré-fasciste de 1917, suivant le *Risorgimento* où l'unité italienne s'est construite avec l'intégration de la Sicile, des notables d'une petite ville sont confrontés à l'arrivée de trois personnes. Elles se comportent de manière bizarre, notamment cette mère et sa fille qui ne se voient pas et communiquent par une fenêtre, ce qui est insupportable pour le voisinage. Ils ont peur de perdre quelque chose, sentiment lié à l'arrivée des pauvres du Sud dans le Nord plus riche après un tremblement de terre dans les Abruzzes qui a existé et fait énormément de morts. Pirandello est génial et très joueur dans sa construction dramaturgique : il fait demander par les voisins des explications à la mère, puis au fonctionnaire Ponza interrogé sur sa femme, avant que la première ne donne une troisième version. On en appelle donc au commissaire de police et au Préfet. Personne n'arrive à dénouer les choses jusqu'à l'arrivée du troisième personnage voilé, qui est la vérité voilée ! Dans tout cela, il place un double de lui-même, l'Oncle Laudisi, qui sera un demiurge acceptant le doute et se moquant de cette recherche de vérité de la communauté.

## Le prétexte pour les notables consiste en la supposée séquestration de sa femme par Ponza...

Si les notables veulent dénouer ce mystère, c'est qu'au fond ils cherchent une réponse bien plus grande à leur existence : pourquoi sommes-nous là ? Leur quête de sens provoque une violence qui est celle du fascisme. En s'acharnant, ils établissent des systèmes de vérité pour trouver leurs réponses, quitte à ce que cela dégénère. Cette réponse les occupe, comble la question du sens de l'existence chère à Camus.

## L'idée qu'il y aurait en germe le fascisme à venir se joue dans cette incapacité à accepter que d'autres vivent autrement et cachent des choses ?

Le penseur italien Giovanni Macchia a écrit de Pirandello qu'il est un auteur fabriquant une chambre des tortures. Il

joue avec nous, nous prend à notre propre piège. Placé en voyeur de cette histoire, le public a envie de savoir. En bon tortionnaire, il fait tomber la pièce de monnaie sur la tranche pour clore son texte : Madame Ponza arrive voilée et dit « *Je suis celle que l'on veut que je sois. Je suis celle que l'on croit que je suis.* » Ce qu'on peut mettre dans la bouche de certaines prostituées : appelle-moi comme tu veux. Une forme d'émancipation absolue qui affirme qu'on se fiche de prouver qui on est ! J'avais donné cette pièce à l'auteur Guillaume Cayet en 2017. On s'est dit qu'elle ne pourrait finir comme cela aujourd'hui, se demandant ce qu'il se passerait. La violence se déchaînerait pour découvrir qui elle est et ce qu'elle cache. Si leur quête de vérité va jusqu'au bout, elle aboutit à la violence totale. Il y a deux escaliers en hélices de part et d'autre d'un entresol. L'illusion amenée par le code de jeu des comédiens fait qu'ils semblent monter sans cesse. Nous nous y perdons comme dans ceux d'Escher. Dans l'acte très comique que nous rajoutons avec Guillaume, ils se retrouvent à la cave : rencontre d'Éros et Thanatos. On finit par toucher à l'absurde.

## Vous faites de Laudisi un homme assumant des codes féminins en se travestissant. C'est comme un bouffon à la cour du roi pouvant tout dire car il est à part et reconnu comme tel ?

Laudisi est le contrepoint de la communauté tout en étant en son sein. Cet homme vivant dans une famille bourgeoise assume de vouloir être une femme et devient un contre-pouvoir. La violence vient de sa famille qui continue de l'appeler tonton. Ils ne veulent pas voir, ce qui est savoureux pour des gens recherchant la vérité à tout prix. Cela questionne ces communautés ayant des valeurs extrêmement fortes. Parce qu'au fond, qu'est-ce qu'on en a à faire de ce qu'il y a dans la culotte ? Accepter l'autre dans sa complexité et dans ce qu'il a de contradictoire est trop difficile pour eux.

## La plus belle trouvaille de Pirandello n'est-elle pas la force de l'imaginaire : que chacun y projette des choses à soi en quête de certitudes impossibles ?

Si ! La recherche de vérité est morbide, car la seule que nous connaissons c'est la mort. Le doute c'est la vie, l'incertitude, l'instabilité. C'est ce que dit Camus : l'unique question philosophique qui vaille la peine, c'est le choix du suicide ou pas. Sujet tabou, mais cela reste un choix. Le théâtre est le lieu du vivant qui nous rappelle que l'on va mourir.





**Vous citez aussi Jean-François Revel : « On appelle caricature aussi bien la déformation sans intention comique que le dessin comique sans déformation. »**

Nous travaillons dessus avec les acteurs. Je pense que cela convoque la conscience de l'acteur, celle qu'il a de ce qu'il donne à avoir. Je ne suis pas dans une recherche d'oubli de soi : quand on est en scène, on doit être conscient de ce que l'on fait et de ce qu'on y montre. L'écriture de Pirandello est très concrète. L'intrigue avance, mais comment grossir cela tout en restant crédible ?

**Y a-t-il une peur de se faire avoir par l'auteur et sa mécanique bien huilée, y perdant peut-être ce qui se joue derrière ?**

Comme dans un château de cartes, Ponza et Madame Frola ont une version différente des choses, mais chacun permet à

l'illusion de l'autre d'exister. Madame Frola a une fille, Ponza, une femme. Le dilemme est que lui affirme que sa femme est morte, et que l'actuelle est sa seconde femme. Mais que Madame Frola pense que c'est toujours sa fille, encore vivante. De son côté, Madame Frola assure qu'il est possessif et qu'elle a dû lui enlever sa fille qui en souffrait pour la placer en maison de santé. À sa sortie, il ne l'a pas reconnue. Elles auraient alors simulé un second mariage pour qu'enfin il la reconnaisse comme sa femme. Chacun pense de l'autre qu'il est fou et l'entretient dans cette illusion.

---

Au Théâtre de la Manufacture (Nancy) du 1<sup>er</sup> au 6 mars puis en tournée au Nest (Thionville) les 9 & 10 mars et au Salmanazar (Épernay) le 3 mai [theatre-manufacture.fr](http://theatre-manufacture.fr)

## « C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ) » OU LA QUÊTE DU VRAI

**J**ulia Vidit a fait de la recherche de la vérité son graal artistique, son mantra, un thème qu'elle explore création après création. Et quand il s'agit d'adaptations, plutôt que de choisir les « tubes » d'un auteur, elle s'intéresse en priorité à ses œuvres mineures ou de jeunesse, sous réserve que celles-ci fassent écho à des problématiques contemporaines tout en racontant quelque chose de leur période de naissance. L'ambition de la metteuse en scène ? « Aller au cœur de l'œuvre » tout en la désacralisant, « re-coloriser le passé », « souffler sur la poussière ».

Pour revisiter « C'est comme ça (si vous voulez) » de Pirandello, œuvre visionnaire de 1917 faite de faux semblants, de doutes collectifs, de théorie du complot avant l'heure, Julia Vidit a collaboré avec l'auteur Guillaume Cayet, et prolongé la pièce d'un acte IV liant passé et monde contemporain. En fouillant dans les tréfonds de l'âme humaine, ce volet additionnel (et fin alternative) pousse à son paroxysme la folie présente dans l'œuvre originelle : pour connaître la vérité, les personnages sont prêts à tout, y compris au pire.



Le pitch ? L'arrivée d'un nouveau fonctionnaire, Monsieur Ponza, suscite l'émotion d'une petite sous-préfecture. Sa conduite intrigue : il semble séquestrer sa femme, dont il semble empêcher la mère, Mme Frola, de lui rendre visite. Lui-même se rend chaque jour chez Mme Frola, à qui il interdit de recevoir quiconque. Pourquoi ? Haut fonctionnaire et voisin de Mme Frola, Agazzi veut comprendre. La vieille dame lui livre alors la clé du mystère : son gendre est fou. Mais Ponzaccini accuse, lui aussi, sa belle-mère d'être folle. Qui croire ? Laudisi, un parent d'Agazzi, s'amuse de ces scénarii, tous plausibles. La curiosité s'accroît à mesure que la pièce progresse vers un dénouement... inattendu.

**■** Au théâtre de la Manufacture,  
 10 rue Baron Louis à Nancy  
[www.theatre-manufacture.fr](http://www.theatre-manufacture.fr)

### REPRÉSENTATIONS :

Mardi 1<sup>er</sup> mars à 20h  
 Mercredi 2 mars à 19h  
 Jeudi 3 mars à 14h30 & 20h  
 Vendredi 4 mars à 20h  
 Samedi 5 mars à 19h  
 Dimanche 6 mars à 14h30

### QUI FUT LUIGI PIRANDELLO ?

Né à Girgenti en 1867, il publie en 1894 « Amours sans amour », son premier recueil de nouvelles. Le théâtre dans le théâtre, sa thématique de prédilection, donnera lieu à ses pièces les plus célèbres : « Comme ci (ou comme ça) », « Ce soir on improvise » et « Six Personnages en quête d'auteur ». En vingt ans, il écrira 43 pièces qui le feront connaître à travers le monde et obtiendra, en 1934, le prix Nobel de littérature. Convaincu que les hommes ne peuvent se comprendre car la parole ne peut exprimer correctement la réalité – et que même si elle le pouvait, la subjectivité de chacun continuerait d'en brouiller le sens – il mourra, en 1936, d'une pneumonie venue mettre un terme à son « séjour involontaire sur terre ».



## C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ)

Comédie d'après *Così è (se vi pare)*  
 Luigi Pirandello et Guillaume Cayet / Julia Vidit

**1<sup>er</sup> — 6 MARS**

CréaUim

**AUTOUR DU SPECTACLE**  
 — Retour au bar, échange avec l'équipe du spectacle  
 Mercredi 2 mars après le spectacle  
 — Introspectacle, rencontre avec un membre de l'équipe  
 Jeudi 3 mars à 19h  
 — Samedi de la parole avec Emmanuelle Puce, traductrice  
 et Guillaume Cayet, dramaturge  
 Samedi 3 mars de 17h à 18h30



LA  
 MANUFACTURE  
 SAC  
 THÉÂTRE

10 rue Baron Louis – Nancy  
 03 83 37 42 42  
[theatre-manufacture.fr](http://theatre-manufacture.fr)

3

## J'ai TESTÉ POUR VOUS... LES RÉPÉTITIONS PUBLIQUES DE « C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ) »



**D**es répétitions publiques... Le concept peut interroger. Car répéter, c'est huiler une mécanique, c'est se roder, c'est donc se tromper aussi, tout ça pour préparer l'après, la partie émergée de l'iceberg (une gestuelle maîtrisée, des textes au cordeau). Et puis dévoiler l'envers du décor, c'est prendre le risque de trop en dire, de briser le charme. Mais c'est aussi attiser la curiosité du visiteur, faire preuve d'humilité et de volonté de partage.

J'ai donc voulu tester.

**L'entrée et le placement (aléatoire) des spectateurs se fait sous l'œil attentif des neuf acteurs.** Certains sont assis sur scène, d'autres sont installés au premier rang et profitent de cette pause forcée pour souffler. Sur scène, un décor tout en escaliers. Illico, je suis transportée ailleurs, quelque part entre rêve et réalité, dans une sorte de cinquième dimension. L'impression, perturbante, d'être entrée dans ma tête, ou que les acteurs sont sortis du cadre. Les costumes, l'esthétique et l'atmosphère ambiante renforcent mon sentiment d'avoir été conviée à un Cluedo à taille humaine, à un grand échiquier de la vérité.

**En charismatique maître du jeu, Julia Vidit, metteuse en scène de la pièce et directrice de la Manufacture, nous salue,** résume son parcours et son cheminement artistique puis introduit, par le menu et le prénom, chaque protagoniste de l'affaire : costumière, scripte, assistante à la mise en scène, équipe son, équipe lumière, acteurs... A la suite, chaque comédien et

comédienne déclinera sa double identité (nom de scène/ nom de ville) ainsi que son lien avec les autres personnages. Involontairement ou non, chacun.e laisse entrevoir, par sa voix, ses mimiques, ses intonations, à la fois son expérience de la scène et sa personnalité (la sienne ou celle de son alter ego fantasmé ?). L'alchimie est présente, l'énergie aussi. Trop nombreux pour rendre la politesse en se présentant à leur tour, les spectateurs se manifestent par des rires et une présence radicale : ils sont tous pleinement à leur affaire.

**Julia Vidit nous interroge ensuite sur notre perception du décor,** un bloc en trompe-l'œil à multiples paliers et autant (si ce n'est plus ?) d'escaliers, symboles de quête éternelle de vérité. Le prologue ainsi posé, elle nous explique à quel moment de l'intrigue la scène répétée se situe au tout début de l'acte II -, évoque les forces et questionnements en présence.

On y est ! Privilégiés que nous sommes, nous allons assister à une officialisation en puissance, à la construction d'un maillon indispensable de la pièce à venir...

Tandis que les spectateurs retiennent leur souffle, l'élan quasi-chorégraphique insufflé par la metteuse en scène se transforme, essai après tentative, en mouvement collectif. Du fond de mon fauteuil, j'oscille entre admiration, empathie et joie.

**L'heure se conclura de manière interactive** avec une séance de questions-réponses et l'enregistrement de supplications collectives (son qui alimentera la bande originale de la pièce). Puis nous laisserons les travailleurs travailler, et partiront comme nous étions venus : sur la pointe des pieds.

■ Cécile Mouton



Nancy / THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE

## Quand la recherche de la vérité devient une comédie cruelle

Avec *C'est comme ça (si vous voulez)*, une comédie d'après Luigi Pirandello, JULIA VIDIT poursuit avec ses collaborateurs artistiques la mise en scène de la vérité au théâtre. Une **COMÉDIE QUI INTERROGE SUR LES APPARENCES**, le regard porté à l'autre comme le voisinage. À découvrir sur les planches du théâtre de La Manufacture du 1<sup>er</sup> au 6 mars.

**m**

ême si elle connaît déjà par cœur tous les recoins du théâtre de La Manufacture, c'est sa première création sur le grand plateau en tant que directrice. Un poids supplémentaire? N'y pensez même pas. Julia Vidit transforme cela en excitation qui la pousse à être encore plus exigeante avec ses neuf comédiens réunis sur scène. Et surtout tendre la main aux spectateurs pour une comédie profonde qui aime jouer avec l'art des apparences.

En effet, Julia Vidit met en scène *C'est comme ça (si vous voulez)*, une comédie d'après Luigi Pirandello de 1917, qui pose une question cen-

trale: que sait-on des choses et des gens? Ce qu'on en voit ou ce que l'on croit en voir? Ou bien souvent, ce que l'on aimerait qu'ils soient? Elle nous propose ainsi une plongée dans un immeuble qui vient d'accueillir une nouvelle famille avec un comportement qui n'est pas dans la norme. Mais pourquoi se comportent-ils ainsi? Cette attitude est insupportable pour l'ensemble des résidents qui vont décider d'en savoir plus, de partir en quête d'une réponse et surtout de vérités. Une recherche qui va mener cette communauté sur des chemins escarpés. « Chacun peut être multiple, avec ses secrets, ses mystères et plonger dans une enquête si poussée peut s'avérer dangereux. Que se passe-t-il réellement derrière les portes de ses voisins? De quelle manière se positionne-t-on aussi face à la différence?



Julia Vidit avec ses comédiens pendant les répétitions de *C'est comme ça (si vous voulez)*.

Comment tolère-t-on l'autre? Cela pousse aussi le questionnement sur la volonté d'un groupe à détenir un ordre établi et respecté. Les comportements différents pourraient être en passe de remettre en cause cet ordre établi dans la communauté. Et c'est difficilement acceptable pour eux. S'ajoutent alors de l'exclusion et bien d'autres sentiments. Pour aboutir finalement à une comédie cruelle », explique la metteuse en scène.

### Ajout d'un acte IV

Une pièce qu'elle a quelque peu remaniée avec ses équipes. « Nous avons retraduit le texte dans une langue beaucoup plus moderne, resserré l'intrigue pour que la comédie soit plus ficelée, nous avons développé certains rôles. Enfin, avec l'auteur et dramaturge complice, Guillaume Cayet, nous ajoutons un acte IV comme une passerelle de 1917 à aujourd'hui, un prolongement contem-

porain de la pièce. » Une forme d'exécutoire collectif qui se promet d'être assez déliant.

Avec le scénographe Thibaut Fack, ils ont aussi créé un espace de jeu inspiré des escaliers infinis d'Escher et cette quête de la vérité sans fin pour s'amuser de la situation que propose le dramaturge italien. Symbole à la fois de la progression ou régression dans l'avancement de l'enquête comme du lieu commun où se retrouve toute la communauté de l'immeuble. À l'inverse de Luigi Pirandello qui avait placé l'intrigue lui dans un salon bourgeois. « C'est une façon de regarder la manière dont les gens se jugent, les apparitions, les disparitions, le fait de monter toujours plus haut et toujours plus loin. Les symboliques sont nombreuses », lâche Julia Vidit en soulignant qu'un travail précis a aussi été apporté aux costumes avec une recolorisation des tissus tel un film ancien. Toute la bande apporte là un geste théâtral puissant pour une pièce concrète avec une quête de la vérité que chacun pourra s'approprier tout en s'amusant. Que cela fait du bien!

Baptiste Zamaron

**NANCY**

# Chacun sa vérité... Un Pirandello qui monte et qui descend

**Où est donc passée Mme Ponza ? Dans la cage d'escalier, chacun y va de sa petite idée, et tous courent après la vérité. Pour sa nouvelle création à la Manufacture, Julia Vidit s'en remet à Pirandello, dont l'humour caustique fait mouche quelle que soit l'époque avec « C'est Comme ça (si vous voulez) ».**

Comme le furet de la chanson, elle joue l'esquive... la vérité. Elle est passée par ici (peut-être...), elle repassera par là (rien n'est moins sûr...). Quoi qu'il en soit, tout le monde lui court après dans la cage d'escalier. Autour d'un point d'interrogation précédé de ces mots : que se passe-t-il avec Mme Ponza... ?

Mme Ponza, c'est précisément celle qu'on ne voit pas. Ce qui fait jaser dans le quartier. Et deux thèses s'opposent sur les raisons de son absence : celle du mari, M. Ponza, et celle de sa belle-mère, Mme Friola. Deux versions dont chacun s'empare dans le voisinage pour les faire siennes ou les broyer, chacun prétendant détenir l'argument décisif. D'où le titre français de cette pièce de Pirandello, « A chacun sa vérité », même si la traduction littérale de l'italien ajoute un brin d'humour caustique, d'ailleurs à l'image de la pièce : « C'est Comme ça (si vous voulez) ».

Il n'en fallait pas plus pour inté-



**La Manu s'est appuyée sur une toute nouvelle traduction du texte, pour en obtenir une version plus contemporaine, « sans rien enlever de la langue volubile de Pirandello ». Photo Anne GAYAN**

resser Julia Vidit, la directrice du théâtre de la Manufacture, qui en a fait l'objet de sa nouvelle création en ce début mars. « Parce qu'en effet, voilà un moment que je travaille sur ce thème de la vérité, considérant que le théâtre est justement là pour nous permettre de réfléchir et douter. » Et plus encore lorsqu'il s'agit de

Pirandello qui s'est fait une spécialité des mises en abîmes théâtrales, comme en atteste la plus connue de ses œuvres, Six Personnes en quête d'Auteur.

« Chacun sa Vérité n'est pas aussi connue du grand public, mais je l'adore », poursuit la femme de théâtre. « Un texte simple d'accès, très bien cons-

truit et qui me fait beaucoup rire. Or en ce moment, on a tous un fort besoin de rire. »

**Des réponses ! Il nous faut des réponses !**

L'œuvre a en outre l'immense atout de résister à une lecture contemporaine. ET universelle.

Plus encore depuis que Julia Vidit et son équipe ont décidé de la... délocaliser. Au salon bourgeois dans lequel l'auteur avait cantonné les personnages en 1917, la version proposée en 2022 a préféré la cage d'escalier. « Un lieu où l'on monte et descend, une analogie à cette quête perpétuelle de vérité qui anime l'être humain depuis l'aube des temps. » Étant entendu que Pirandello élargit la problématique à un mystère bien plus grand que celui du sort de Mme Ponza.

« En réalité Pirandello s'amuse de notre besoin bien humain, existentiel même, de vouloir absolument apporter des réponses à toute chose. Et il le fait avec le sens de l'humour autant que celui du drame. »

La mise en scène enferme donc les protagonistes dans les va-et-vient de ces escaliers qui ne cessent de monter pour mieux redescendre, en une interminable illusion d'optique. Mieux, l'équipe a choisi d'ajouter un épilogue à la pièce de Pirandello. « Une petite gourmandise finale, une forme de signature », un 4e acte dont l'écriture a été confiée à Guillaume Cayet. Car après être beaucoup monté, il va falloir songer à redescendre. La vérité se niche parfois moins dans les hauteurs que dans une certaine... profondeur de pensée !

**Lysiane GANOUSSE**

Au CDN Théâtre de la Manufacture, du 1er au 6 mars

Culture



Neuf excellents acteurs sont mis en scène par Julia Vidié dans une comédie qui fait rire autant qu'elle donne à penser : que sait-on vraiment des choses et des gens ?  
PHOTO ANNE GAYAN

THÉÂTRE  
**FAUT-IL RECHERCHER LA VÉRITÉ ?**

CONTINUANT À POSER LA QUESTION DE LA VÉRITÉ AU THÉÂTRE, JULIA VIDIT MET EN SCÈNE « C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ) », LA NOUVELLE CRÉATION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL NANCY-LORRAINE, UNE COMÉDIE D'APRÈS **LUIGI PIRANDELLO**.

**M**onter des pièces du répertoire, oui. Mais en les dépoussiérant soigneusement. Et pas forcément les grands tubes. Parce que les œuvres de jeunesse portent souvent tout en elles. Enfant de Sicile, auteur en 1917 de « Così è (se vi pare) », l'écrivain et dramaturge Luigi Pirandello (1867-1936) a reçu le prix Nobel de littérature en 1934 « pour son renouvellement hardi et ingénieux de l'art du drame et de la scène ». Ce n'est donc certainement pas lui qui risque de se retourner dans sa tombe en découvrant qu'en 2022, l'auteur contemporain Guillaume Cayet a complété l'une de ses premières grandes pièces d'un quatrième acte !

« Au Théâtre de la Manufacture, je veux que les artistes d'aujourd'hui s'emparent librement du répertoire ! Je rêve le centre dramatique national Nancy-Lorraine comme un lieu de création et de diffusion pour ces spectacles qui réactivent les classiques. Nous pouvons y élargir le patrimoine constitué par les gagnants de l'histoire. Le répertoire féminin du XVII<sup>e</sup> siècle ou encore le théâtre anarchiste : certaines pépites ont été injustement enterrées, déterrons-les ! Nous n'en reviendrons que plus forts au présent et au théâtre contemporain », s'enthousiasme Julia Vidié, comédienne et metteuse en scène nancéienne ayant pris la direction du CDN-Théâtre de la Manufacture au 1<sup>er</sup> janvier 2021.

« J'ai été fascinée il y a longtemps par cette pièce vertigineuse de Pirandello, qui m'a déstabilisée autant qu'elle m'a fait rire

avec cette folie qui s'empare des uns et des autres, et finalement du spectateur aussi, parce que c'est génial ce que ce dramaturge arrive à faire théâtralement sur la question de la vérité ! J'ai donc demandé, dès 2017, une nouvelle traduction à Emanuela Pace, et une adaptation à Guillaume Cayet pour pouvoir la mettre en scène », explique Julia Vidié. Qui redonne par la même occasion son vrai titre à une pièce ayant autrefois été baptisée en français « Chacun sa vérité ».

**L'ESCALIER SANS FIN**

Une nouvelle étape est franchie dans la recherche de Julia Vidié sur le fait d'accepter qu'il n'y a jamais qu'une seule vérité. Après les lits en double dans « Illusions » en 2015, le jeu de miroirs dans « La Menteur » en 2017, et le dispositif conique de « La Bouche pleine de terre » en 2020, voici donc l'escalier sans fin de « C'est comme ça (si vous voulez) ». À nouveau, la metteuse en scène a confié au scénographe Thibaut Fick le soin de matérialiser la multiplicité de chaque individu. Et à une formidable équipe d'acteurs celui de faire percevoir au public les questions métaphysiques qu'elle adore poser au plateau sans en avoir l'air. « Tous les niveaux de lecture sont possibles, depuis le comique jusqu'à la gravité », estime la metteuse en scène qui a transposé l'action d'un salon bourgeois à une cage d'escalier d'immeuble. « Il faut monter toujours plus haut

pour chercher la vérité : c'est une intrigue sans fin, alors ! Invenite avec les acteurs une convention théâtrale pour ce jeu-là, qui nous fait finalement passer d'une période préfasciste aux bas-fonds du XX<sup>e</sup> siècle. »

Julia Vidié et Guillaume Cayet ont en effet décidé qu'aujourd'hui, les personnages de Pirandello n'acceptent pas la fin choisie par le dramaturge italien. Cette histoire de voisinage où tout le monde essaie en vain de comprendre les agissements bizarres des nouveaux arrivés, écrite à une époque où le fascisme apparaît comme une solution rassurante à des millions de gens, résonne terriblement avec notre époque contemporaine. « Le renforcement identitaire, la montée du communautarisme et le repli sur soi montrent à quel point la volonté de ne vouloir trouver qu'une vérité peut être dangereuse, voire morbide », constate Julia Vidié. Dans son adaptation de « C'est comme ça (si vous voulez) », elle prolonge donc le geste de Pirandello avec un acte IV burlesque se passant au XXI<sup>e</sup> siècle, qui se demande jusqu'où peuvent aller ces personnages au nom de cette fameuse recherche de vérité. Avec toute la noblesse de la caricature : grossir le trait pour voir mieux.

VALÉRIE SUSSET

Représentations au CDN-Théâtre de la Manufacture à Nancy (54) du 1<sup>er</sup> au 6 mars. 03.83.3742.42. [www.theatre-manufacture.fr](http://www.theatre-manufacture.fr)